

Dominique, Claude. J'ai toujours su ce que je voulais en faire. C'est celui-là et pas un autre. Pas l'autre.

Login. Mot de passe. Qui veux-tu être ce matin ? Pas de hasard, tout est maîtrisé. 0,056% d'erreur d'après les dernières statistiques, 0,056% qui a changé toute ma vie. J'ai gueulé contre les ingénieurs :

- « Nous sommes vraiment désolés monsieur.

- Appelez-moi madame, je suis programmé(e) pour cet après-midi.

- Revenez quand vous voulez. Il est évolutif, c'est ce qui fait son succès. »

C'est con mais cette histoire de choix me perturbe, comme si je devais me coller ma propre étiquette dont je ne veux pas. De leur point de vue, j'ai simplement changé d'avis (33,6% de la population rêve d'en faire autant, mais ne se l'avoue pas). J'ai changé de sexe en un clic.

Quelle importance finalement, je suis la seul(e) à voir la différence.

Traîtrise parisienne

LA FANETTE

Il vient nous rendre visite avec son amie. Il se sont baladés, iront au théâtre ce soir, en profiteront demain pour aller au musée. De la peinture je pense, sans doute la période des Impressionnistes le connaissant. Le séjour est court et il compte bien en profiter de ce Paris qui lui rappelle les seize mois de sa jeunesse, en 1968 exactement. Il découvrirait, sous quelques lumières artificielles, les sorties variées qui lui étaient interdites de là où il venait. Barbara à l'Olympia un soir qu'il passait par-là et cette place qu'on leur offre à lui et à son copain de régiment. Une belle gueule qui se trimballe au gré des appels de cette ville. Il reviendra chez lui, dans un no man's land culturel, en cela que ni la solitude ni l'effervescence n'existent en ce lieu. L'activité mentale s'arrête à la vue de cette campagne domptée, trop responsable d'elle-même. Les rangs de pieds de vigne sont courts et l'imaginaire butte sur chaque cep. Seul le corps retrouve son bien, on fait appel à lui, on le secoue, on le développe, puis on lui offre le repos du guerrier sur les terrasses, dans les caveaux, pour déguster ou gober le fruit de tous ces efforts. La boucle est bouclée. C'est parce que tout sert justement dans ce pays cloîtré que l'absence de solitude pèse.

Bien sûr il vantera les mérites de Paris pour mieux glorifier le pays sincère qu'il habite. Son appartenance est sans regret, compréhensible d'ailleurs pour qui apprécie cette campagne. Seulement voilà, il a depuis oublié le sentiment de Paris. En revenant, il flaire l'odeur perdue de ses vingt ans et ne parvient à filtrer que quelques effluves pollués trop présents à son goût. Alors en guise de venir nous voir, il prend un coup de vieux. Parce que ses filles s'approchent de la trentaine, parce que c'est Paris sans l'être et que sa femme n'est plus la sienne, et puis rien n'est pareil. L'architecture parisienne contient sans doute trop de fer, sa vue s'altère au contact d'une nostalgie rouillée, et ses filles en fil de fer rajoutent une poutrelle d'amertume. Il revient donc trente ans après pour constater que Paris est un sale coup qu'elle ne porte qu'à lui, si bien qu'à l'heure du thé il me dit : « t'as encore maigri ! ». Partout où ça fait mal, il invente des rondeurs, synonymes de bonne santé, pour rectifier sa vision du temps. Je voudrais lui dire, vu que je ne peux l'embrasser, que toutes les souffrances sont asexuées.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

<http://www.bleton.com/acd>

© Ambition chocolatée et déconfiture, 2001.

Tous droits réservés.

ACID

REVUE LITTÉRAIRE



Sexus

Numéro 24
MAI 2001

GUDULE DELUXE.....*Illustration de couverture*
GARATROY.....Odysée EXpurgée
BAAL.....Samedi soir
VALE POHER.....Ma vie passive
L'OUTARDE.....Par défaut
ANTON OTTERO.....Têtes chercheuses
LA GONZE.....Have you seen
« Survivor » on NBC ?
LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES.....Dis, comment
on fait les bébés ?
BAKELITH.....Fatal error
LA FANETTE.....Traîtrise parisienne

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Odysée EXpurgée

GARATROY

Chapitre 1
sexe pas trier
sexe primer
sexe porter

Chapitre 2
sexe poser
sexe humer
sexe citer

Chapitre 3
sexe saucer
sexe haler
sexe céder

Chapitre 4
sexe clamer
sexe communier
sexe traire

Epilogue
sexe purger
sexe terminer...

Mange mes glaires, je te dis. Mange mes glaires. Au plus profond de ma gorge vide de sons. A l'arrière de l'automobile. Serrées contre leurs corps humides et moites. La chair est triste, certes, mais quel livre lu ? On roule trop vite et serpente entre des passants indifférents. Mange le goût âcre du mauvais alcool, lèche les mains d'urine, déjà. L'après pub, l'avant quoi. Tais-toi. Les bouches dures en empêchent d'autres de parler. De protester. Mâche cette herbe molle vite roulée, puisque la nuit chaude recouvre le concert ronflant de la voiture, et bois, fille, bois, bois, bois l'oubli sur les lèvres serrées. Ensemble nous irons au bois. Etudiants sans doute. Accrochées aux branches de leurs jambes et le torse qui pèse lourd sur les seins, étouffement peut-être.

*Son corps que je voudrais blesser
Sa peau que je devrais punir
Depuis l'enfance habitué
A les prendre et les dominer
Alors pourquoi ce soir fléchir
Et réfléchir*

L'une, plus sociable, a l'air de supporter ça. Elle partage le sens commun et les préjugés du monde. Elle est obéissante. Se fait peloter comme chaque samedi soir que Dieu fait, jusqu'à en trouver un peut-être moins con que les autres, plus acceptable, plus présentable, à amener le dimanche au repas de famille, et le mariage en blanc au bout du compte, ne pas vivre seule, pas de prince charmant de conte, c'est sûr. S'en faire autant que les types se tapent de chattes. Mange mes clopes, bois la fumée de mes narines, bave écumante du taureau éveillé.

*Son indécente chasteté
Elle ne mérite que le pire
C'est elle qui m'a provoqué
Elle qui m'excite à en crever
Je suis un homme et je l'attire
J'la tire*

L'autre se sent mal. Envie de vomir et ça ne passe pas. Sa bouche trop écrasante. Il insiste trop. La main qui fouille dans la culotte. Il excite surtout son copain qui devient plus lourd encore. Ils n'ont qu'à le faire ensemble et plus faire chier, c'est bon, y'en a marre, lâche-moi, tu m'fais mal et j'ai pas envie. Merde, à la fin. J'ai dit non. Non, je veux pas. Lâche-moi. Elle dit non mais pense oui, comme toutes les filles. Toujours pareil. Faut les forcer un peu. Des salopes en puissance.

*Je n'ai pas peur je vais baiser
Cette petite pute et je déchire
Déjà sa robe la posséder
Mon droit ma loi ma liberté
Et pas intérêt de le dire
Médire*

Arrête la voiture, frère. La République des hommes. La fille gueule. Qu'est-ce que tu fous ? Et vous, chiennes en chaleur ? Laisse-la tranquille, maintenant ! Tu y passeras aussi, ma chérie, t'inquiète. Putain, mais ça va pas, vous déconnez là ! Un samedi soir comme un autre, de tous ceux que Dieu fait. La culotte aux chevilles et la robe déchirée. Sales putes ! Ma femme ne sera jamais une de ces putes du samedi soir ! De l'alcool sur le corps. On les fait flamber ? Lécher, pour sûr, l'alcool et les frustrations. Mange mes glaires. Salope. Bois mon jus. Mâche ma queue. Arrête de gueuler ou je te casse les dents. Personne va t'entendre. Tout le monde s'en fout. Les yeux fermés, mais elle voit comme une traînée d'étoiles au ciel.

S'excuser. Alors qu'il n'y a rien à pardonner. S'excuser. C'est simple comme je n'arrive pas à dire bonjour. Je m'excuse. Je l'ai fait exprès. Non c'était fait exprès. S'impliquer. S'expliquer.

Sexe usé. Sexe oublié. Le cordon cassé entre la tête et l'organe. Problème de transmission.

Tu es un vrai garçon manqué.

Tous.

Tous ils me répétaient ça. Bonjour jeune homme, Oh pardon mademoiselle. Après l'excuse, le prétexte. On est désolé MAIS on aurait vraiment dit un garçon. L'erreur est inévitable, la confusion forcément pardonnable. Mon sexe pas réussi s'affiche. On ne voit que lui. Il est vraiment sournois, on ne le voit pas et on ne parle que de lui. Il affiche ses ratages. Pousse au dérapage. C'est de ma faute. Je m'excuse.

S'exprimer. Sexe périmé. La nuit sous ma couverture je cherche. Je touche mon sexe. J'essaie de comprendre l'erreur. Mes seins pointent à peine. Il y a toujours un petit con pour me le faire remarquer, merci je ne l'avais pas oublié. Je ne suis pas précoce. 14 ans. Mon corps a choisi de prendre son temps. Il est si discret, je l'oublie souvent.

J'ai cherché pendant des années pourquoi j'étais manquée. Il manque des testicules, un pénis et tout le tralala. Tralala. Je n'en ai pas. Je n'en veux pas. J'ai touché, merci, j'ai des choses bien à moi.

Sexe aliéné. Je l'ai toujours caché. Et tout ce que ça implique. Et tout ce que ça complique. Rétablir une liaison entre neurone et vagin. Toi le garçon manqué, l'adolescente coincée. Tu es plutôt clitoridienne ou vaginale. Ils me demandaient tous ça, les gars avec leurs premiers poils de barbe et leurs expériences à peine expérimentées. Leurs vantardises et mensonges bien rodés.

Je ne suis ni clito ni vagin puisque je suis manquée. Puisque je suis coincée. Je ne viendrais pas te sucer après les cours. Tu veux te faire sucer par un garçon manqué ? Petits suceurs. Coincés dans leur manque. Pas besoin de chercher à toucher mon sexe comme un voleur. Je pourrais te le donner, mais je n'en ai pas envie. Tu sens bien que lui non plus.

S'exposer. Sexe Poseur. Le manque a gagné. Le garçon manqué a réussi. A peu près. A peu de choses. S'excuser de porter ses faiblesses à jamais. Ses traumas. Maintenant assumer. Lentement. Mon corps prend toujours son temps. Moi je tempore. Je l'oublie toujours de temps en temps. Souvent.

Je m'enduis de torchis. Regarde je ne suis qu'un mur. Une enceinte autour de toi. Mais avec des milliers de fenêtres. Je ne veux pas t'étouffer, seulement te protéger.

Je n'étais même pas là. Attention les murs ont des oreilles.

« Y a que des cons, y a que des sexes ».

Par défaut

L'OUTARDE

C'est quand le regard partait que la vie était belle. Quand les yeux étaient ouverts, immenses, et que toute la lumière du ciel et de la terre s'y engouffrait.

L'été avec le colza et le reste, tout le reste, c'était certainement plus facile. L'hiver il aurait fallu l'éclat de la neige et des glaces pour cela. Seul l'océan peut-être avait à défaut et sous la pluie encore cette force.

Le sexe c'était autre chose. Un autre bonheur pourtant. Une joie.

Le problème c'est que cela devait se passer à deux, évidemment. Non, toute seule cela ne marchait pas pareil.

Après l'amour, même sans amour, il y avait ce sourire.

L'amour à deux, cela va de soi, avec pénétration. Avec une fille ? Je ne sais pas. Je n'ai jamais essayé. J'ai du mal à concevoir comment ça peut se passer. Mais je suis sûre qu'il y a ce même sourire, après,

toujours ce sourire. Ca doit être une autre tendresse je pense, plus proche, plus généreuse, sans peur. Faudrait essayer. Mais... Si c'est là la vérité comment faire après ? Parce que tout de même le but un jour – loin loin – c'est d'avoir des petits. Le ventre tendu, si tendu et si lourd, comme un ballon prêt à exploser, j'avoue ça me tente pas vraiment cependant. Pas dans l'immédiat. Faudra bien pourtant, sinon la vie n'est pas la vie, à soixante ans on est vieille et l'égoïsme pour seul amant c'est pas très glorieux.

Le sexe donc.

Ce qui est difficile c'est que ça se passe à deux.

A plusieurs ? Non je crois pas. Jamais. A trois ? Ca doit être bizarre tout de même, il doit bien y avoir un moment où on se retrouve laissée pour compte. Plus ? Alors là je vois encore moins. Pas du tout même. Ce serait intéressant d'avoir tout au plus une idée. A la limite, je dis bien à la limite, je pourrais me le représenter mais de l'extérieur, quelqu'un qui voit juste. Et déjà c'est difficile. Alors de l'intérieur. Je veux dire fornicer et voir des jambes, des bras, des têtes et des queues passer, sans oublier les bruits, tous les bruits. Ca doit être drôle. Ca doit chambouler pas mal d'idées et de trucs très bien installés en dedans. Tout de même c'est fort. Mais non, je n'aurais pas le courage. Me faire payer ? Pourquoi pas. Une fois on me l'a proposé. Ca m'a fait vomir, direct. Aujourd'hui c'est différent. Je me dis que ça simplifierait peut-être, le fait d'être deux. Ben oui ça fait longtemps l'amour avec amour. Alors le sexe. On donne, on prend. La tendresse et le reste. L'instant. Le problème tout de même après c'est qu'on est deux.

Têtes chercheuses

ANTON OTTERO

L'un comme l'autre faisons des efforts, jamais pour les mêmes raisons. J'ai accepté l'invitation avec l'impression rabâchée que je regrette déjà. Le groupe de recherche est composé de cinq personnalités plus ou moins homogènes, plus ou moins abordables, selon les soirs. Quentin fait partie du groupe après un vote dont l'issue n'a échappé à personne. Quentin est quelqu'un de brillant. Brillant et jeune, ce qui n'est pas négligeable.

A la dernière réunion de ce petit conciliabule d'intransigeants, le groupe n'a pas arrêté de se plaindre, à cracher sur les puissants, à dénigrer avec violence les luttes d'influence dont ils sont à la fois les ordonnateurs et les victimes. Le groupe aime le pouvoir et le pouvoir a appris à les dompter. Je n'ai rien à faire avec eux mais Quentin estime que je me trompe et tient à me le prouver. Quand je suis invité à entrer dans la salle principale, je me sens comme un fantassin déserteur ramené à la caserne et attendant avec inquiétude le rapport de ses supérieurs. Je m'installe autour de la table ronde, les couverts sont mis et, de tradition, nous débutons le repas par un discours inaugural. Le professeur Rachet lui-même s'y attelle. Son texte est toujours brillant, à la fois intelligent et ludique. Il aime s'exprimer en public. Quentin m'a mis un jour dans la confidence : Rachet aurait aimé faire de la politique mais la presse ne l'aurait pas lâché et, rattrapé par son passé, il n'aurait pas brillé longtemps. Depuis Rachet est aigri mais il ne laisse jamais entrevoir l'objet de son amertume. C'est un drôle d'oiseau, un canular à lui seul. Rachet et Quentin s'entendent bien. Ils se font rire mutuellement. Rachet rend souvent visite à Quentin qui sort pour lui ses meilleures bouteilles. Je n'ai jamais compris leur intimité. Elle me glace, me met impérieusement à l'écart et quand je m'en explique à Quentin, il se moque de moi, s'en prend à ma mythomanie ordinaire, mais ajoute-t-il, c'est comme ça que je lui plais : avec mon petit grain.

Le groupe passe au salon pour prendre un digestif. Il est déjà tard et il me semble, comme à chaque fois, que tout a été dit et qu'il serait temps pour chacun de regagner sa voiture. Mais le groupe traîne des pieds, le groupe se nourrit du groupe, chacun y trouve son compte et lorsque les premières volutes des cigares caracolent parmi les lumières tamisées du salon, il est fort à parier que la nuit va être longue et ennuyeuse.

Après nous avoir fait la lecture d'un poème floral du XVII^{ème}, Marcadin, de sa voix bronchitique, explique sa dernière prise de bec avec l'empereur - surnom qu'il prête à son supérieur hiérarchique, qui passe pour être un type cynique et vindicatif. C'est ensuite au tour de Pélier de nous refaire son tour du monde imaginaire en aventurant son récit au cœur de l'île de la Désolation où les noix de coco et les crabes l'assurent d'un festin quotidien. Lanemasse, quant à lui, fait l'unanimité en racontant avec délectation la dernière trouvaille de ses collègues de labo : l'enregistrement filmique d'un coléoptère de la famille des carabidés réputé pour les pets

corrosifs qu'il émet en direction de ses ennemis. Il s'en explique avec moult détails ; voici, en substance, ce dont je me rappelle : l'abdomen du bombardier péteur - ainsi qu'il est désigné - recèle deux glandes contenant de l'hydroquinone et du peroxyde d'hydrogène ; en présence d'une enzyme, le mélange explose. Le détail fait rire, Lanemasse est fier de son effet. Il est bien le seul qui assure une ambiance presque détendue à ces soirées mortellement avachies. Quand il en a fini de dérouler la pelote miteuse de ses histoires d'insectes, les rires s'étouffent dans la fumée des cigares et la conversation roule alors sur des sujets beaucoup plus sérieux, scientificité, congrès des normes, manipulation d'exégètes. Je n'en finis pas de regarder ma montre.

Le repas a été fameux, comme toujours. Terrine d'agneau, soufflé au roquefort, viande rôtie avec gratin de brocolis, fromage et tarte maison. Ce soir, c'est Marcadin qui reçoit. Pour préparer l'estomac à une digestion heureuse, chacun a trempé ses lèvres dans une liqueur parfumée à la poire. Le résultat est probant et, n'était le bon goût qui préside à ces victuailles prospères, chacun s'empresserait de défaire le haut de son pantalon pour laisser pendre un ventre rassasié.

A vrai dire, il m'en faudrait davantage pour me sentir à l'aise.

Je ne songe qu'à une chose depuis le début de cette soirée et l'idée se fixe dans ma tête au point que la conversation m'échappe, se dilue sensiblement dans l'humeur cloîtrée du salon : je veux rentrer. C'est ça : je veux rentrer et me fourrer dans un lit. Pas d'autre projet d'avenir. J'ai envie de rentrer et j'ai envie que Quentin, pour la dernière fois, me fasse l'amour. Une bonne dernière fois. Qu'il m'encule. Qu'il me l'enfonce avec entrain. Qu'il aille chercher bien loin, patrouillant jusqu'aux viscères. Qu'il crache dedans et qu'il y revienne féroce, inspiré par une fièvre du forage carabinée. Je le veux insoumis, coriace, mordu à mes seins. Et sa queue toute entière, raide de prestige. Qu'il se l'arrache, qu'hors d'haleine il me la foute en bouche, qu'il s'évertue à l'étouffer entre mes fesses, mon cul saignant avide de félicité, auréolé de gloire pour le seul plaisir indéchiffrable de la culbute.

Vous ne désirez pas un autre verre, me demande Pélier. Je lui réponds que j'ai abusé de l'alcool toute la semaine et que mon organisme n'en supporterait pas davantage. Pélier ne m'aime pas, ça je le sais. Je suis plus compétent que lui, il ne l'accepte pas. A mes yeux il ne vaut rien et je me suis toujours demandé par quelle heureuse cooptation il avait été amené à faire parti du groupe. Il n'a pas les épaules assez larges, il est fâché avec le talent. Je crois que Rachet le voulait pour lui et pour lui seul, c'est la seule explication plausible. Pélier a une intelligence docile et Rachet a en horreur la subversion. Ils sont faits pour s'entendre, assurément.

Je n'imagine pas ma vie si j'avais accepté le poste qu'ils m'enjoignaient de briguer. A l'heure qu'il est, je serais l'heureux détenteur d'une somme coquette, invité en résidence un peu partout dans le monde. J'aurais mon nom sur une carte de visite, une permanence où je me rendrais avec l'abnégation d'un prélat, je jouirais de leurs influences, de leurs sièges en cuir et des meilleurs cigares cubains. Ce serait ma vie. Mais j'ai toujours préféré Quentin à la vie. C'est ma seule faiblesse, avec les livres de collection.

Mais Quentin me trompe. C'est fait. C'est tout récent, et ça donne le vertige.

Tromper quelqu'un, ça ne se dit plus, ça se prévoit, ça s'ordonne mais ça ne se dit plus : est-ce que Quentin m'a déjà dit : voilà, je te trompe ? Non. Ce serait ridicule. Seulement je devine. Ses coups de reins traîtreux. Sa langue procédurière. Sa jouissance soupirante dans ma bouche et la manière dont il se dégage de moi, comme si j'allais lui exploser au visage. Quand il me serre, j'ai peur qu'il m'étouffe. La dernière fois, c'était hier : il m'a fait l'impression de vouloir se débarrasser de ça, il fallait faire vite, d'un geste braque il a boudé les révenances, il s'est vautré en ruades grossières et sa manière expéditive de trouver le sommeil a confiné la chambre dans une humeur insolente et vacharde. Je suis resté comme ça, allongé à ses côtés, j'avais encore le cul chauffé à bloc mais la tête comme prisonnière d'une banquise. Il dormait et je pensais à l'étouffer sous l'oreiller, à le saigner au cutter, à l'extirper de sa domination en le rouant de coups.

C'était hier et depuis Quentin se régale et s'il croit que je n'ai pas surpris ses appels du genou sous la table dont a profité, derrière ses moustaches de plombier, un Lanemasse confis d'impatience, c'est qu'il me croit très bête. Ou pire : très docile. Je ne veux être ni l'un ni l'autre. Je veux Quentin, quoi qu'il advienne. Une bonne dernière fois.

Quentin n'est pas ivre mort, mais c'est tout comme. Il propose à Marcadin que nous le accompagnions en voiture. Il n'est pas loin de trois heures et nous avons une heure de route avant d'arriver jusqu'à la maison. Comme je ne sais pas conduire, Marcadin propose de prendre le volant. J'accepte de bonne grâce tandis que Quentin finit en vitesse son verre de vin.

Sur le chemin du retour, Marcadin se montre cordial mais à la manière dont il lisse du pouce ses fins sourcils, je devine qu'il est mal à l'aise. Sans doute l'ai-je un peu brusqué tout à l'heure quand, le prenant à témoin, alors

qu'il s'apprêtait à démarrer la voiture, je lui apprenais que Quentin était un très bon baiseur et que, fatigué ou non, je comptais bien qu'il me baise encore une fois avant que je ne le quitte cette nuit. Quand je m'emballé, Quentin ne dit rien. Il laisse dire. Il laisse dire tout le mal qu'il me fait. Et s'il ne me trompe pas avec Lanemasse, c'est avec un autre. Et toutes ses réunions tardives et tous ses prétextes bancals n'arriveront pas à cacher le vagabondage de sa queue, les sommations clinquantes de ses désirs. Marcadin, bon camarade, me conseille de faire moins d'épates et de raisonner un peu. Quentin est un chic type et je devrais m'estimer heureux de l'avoir à mes côtés. Quand il dit ça, c'est tout mon corps qui fait tilt : Marcadin couche avec lui, ça ne fait plus l'ombre d'un doute, et au pieu, Quentin lui sert la même soupe qu'il m'a servi il y a deux ans, poétisant crânement les mouvements de systole du cœur humain. Ils me donnent tous la nausée. Chercheurs encombrés de compétences fumeuses, semblables à une nichée de bacilles s'ébrouant sur un tas de fumier adipeux.

Je demande à Marcadin qu'il me dépose sur le bord de la chaussée. Comme il ne me prend pas au sérieux, je le lui hurle dans les oreilles. Cela réveille Quentin à l'arrière qui se moque de moi et invite Marcadin à obéir à mes caprices.

Je descends de la voiture, Marcadin me dit que tout ça n'est pas très raisonnable, qu'il me reste un bon bout de chemin à faire et qu'avec la pluie je vais attraper la crève. J'entends Quentin qui lui dit : laissez-le faire, il s'en mordra les doigts. Et à mon intention, Quentin ajoute : qui veut aller loin ménage sa monture.

Je le déteste tellement que je ne me suis même pas aperçu que j'avais laissé les clés de l'appartement à l'avant de la voiture. Quand, enfin, je me résous à l'idée que les clés sont effectivement restées dans cette fichue boîte à gants, j'y vois comme un acte manqué et le signe d'une décision à prendre. Quentin ne me reverra plus.

Mais l'idée même de cette éventualité me fait déjà saigner et quand je sonne au numéro 32 de la rue Soufflot, une porte s'ouvre et Quentin, le visage encore ensommeillé, me prend dans ses bras. Il me regarde fixement dans les yeux que la lumière du matin excite et me dit qu'il ne faudra plus recommencer. Plus jamais.

Et, comme la dernière fois, je promets.

Have you seen "Survivor" on NBC ?

LA GONZE

« Dis, Stéphanie, tu vas faire quoi en tout premier quand tu vas arriver chez toi ? »

Hein, quoi ? Il est gentil Elliott. Vraiment. Mais, là, j'en sais rien, j'étais en train de dormir les yeux ouverts à vrai dire. J'ai le cerveau malade. Il fonctionne plus. Je dois être atteinte d'un truc terrible, un truc qui t'anesthésie, une sorte de maladie hideuse et dégoulinante, qui te fige sur place, très rapidement. L'encéphalite spongiforme bovine. C'est ça. C'est sûr même. Je sens mes cellules intellectuelles qui se transforment progressivement en liquide inerte. Ça doit être la bouffe. Sûrement. Si je dressais la liste de tout ce qu'on a dû ingurgiter pendant ces trois jours, ça dégouterait un bïafrais.

« Je sais pas. Je crois que je vais prendre un bain, bien chaud. »

Il me regarde, fixement, sursaute au bout de 3 secondes, et rougit. Il a du s'imaginer la maîtresse à poil, dans l'eau. Bien, Nini, encore une connerie à ton actif. Toujours réfléchir avant de parler. Surtout quand tu endosses ton rôle d'adulte. D'adulte mûr, réfléchi, pédagogique, quoi. Oui, mais là, c'est un peu difficile. Et c'est rien de le dire.

De toute façon, je suis pas faite pour ce genre de trucs. Moi, quand on m'oblige à faire des choses, déjà, c'est mal parti. Ça provoque chez moi des réveils cavernaux qui ont la fâcheuse tendance, malheureusement, à se prolonger jusqu'à la nuit tombée. Ça m'est déjà arrivé de m'endormir en maudissant la terre entière du grognement sourd et langoureux apparu au réveil. C'est rare. Mais pas impossible.

La, j'ai battu tous les records. La médaille est pour moi. Championne, toutes catégories, du « je fais la gueule et je t'emmerde ». Ce camp de trois jours à la campagne, encadré par des GO américains bien lourds, ça n'a jamais été mon idée, on m'a imposé de venir. Je suis là. Et c'est déjà bien. Alors tes levées de drapeau le matin en chantant l'hymne national (!...), la main posée sur le cœur, tes minutes de silence avant de manger (!?...), tes saucisses au ketchup le matin, tes activités canoë sur une mare grande pour trois canards malades, tes balades dans le bois à regarder des serpents copuler et tes activités récréatives autour du feu de « joie », tu sais où tu peux te les mettre ?

Non pas là. Ailleurs. Cherche un peu.

J'ai vu des mômes de 9 ans soignés au Prosac. Etonnant, non ?

Les Chroniques du Pays Bigouden Sud :

4. Dis, comment on fait les bébés ?

LE THÉOLOGIEN DES DOLOMITES

« Dis, comment on fait les bébés ? », question piège que je posais à mes parents. Un peu embêtés, ils me répondaient qu'ils m'avaient vu un matin dans un chou. « Et pour Blandine, c'est pareil ? » continuai-je. Agacés, ils me rétorquaient qu'ils l'avaient trouvée dans une rose. Mais le travail de mon père ne nous permettait pas d'avoir un carré de choux ou une roseraie au cinquième étage du 50 rue Cambronne. Dans mon cas, Papa et Maman m'ont sûrement aperçu au milieu du potager de Pépé. Quant à ma sœur, il n'y a bien qu'au jardin de Bagatelle que mes parents ont pu la ramasser au cours d'une de leurs promenades. Ce qui confirme l'hypothèse que cette peste ne pouvait qu'être adoptée. Pourtant, une nuit, je fus réveillé par des gémissements qui venaient de la chambre de mes parents. Le lendemain, j'interrogeai ma sœur au sujet de ces bruits et elle me répondit : « Oh ! Ils faisaient certainement un bébé. » Le mystère restait entier.

Pendant les vacances, je questionnai ma grand-mère qui me répondit sèchement que ce n'était pas de mon âge. Puis, j'en parlai à Pépé qui se montra le plus pédagogue de tous. Enfin, je ne suis pas sûr que mes parents, mes professeurs ou l'inspecteur d'Académie auraient apprécié ses méthodes d'enseignement. En effet, il ne trouva rien de mieux que de m'emmener chez Marie et Emile voir la vache se faire saillir par le taureau. Il avait une mine réjouie, me donnait des coups de coudes en me montrant la scène du doigt. Pauvre Papy, il ne savait pas que j'avais déjà vu Marcel sur Chouquette, ce qui valait à Mme Lebras une portée tous les ans. Elle finit tout de même par la faire stériliser, le seau d'eau froide n'étant pas le meilleur des contraceptifs. Bien que la visite fut instructive, elle ne suffit pas à lever tout le voile sur les bébés.

Pensant que mon cousin Joël était le plus à même de répondre au reste de la question, je décidai de fouiller sa chambre en son absence. Il me fallut tout de même plusieurs après-midi avant de trouver sa collection de magazines et je ne compris pas pourquoi il prenait la peine de les ranger sous son matelas. Enfin là aussi, je fus déçu. Car, si les *Play-boy* me permirent de découvrir l'intimité féminine et un nombre incalculable de positions, ils ne me fournirent pas les réponses que j'attendais. Ce n'est qu'une fois adulte que je pus comprendre le plaisir qu'on pouvait tirer de tout ce que je vis et qui me laissa alors si perplexe.

De retour à Paris, je fis si bien semblant d'être malade que Maman fut obligée d'appeler le médecin. Avant qu'il ne commence à m'examiner, je lui expliquai tout de go que j'avais simulé ce gros rhume et qu'il était la dernière personne à pouvoir répondre à cette question : « Qu'est-ce qui se passe dans le ventre de la maman après qu'elle ait fait l'amour avec le papa ? » Je ne vous raconte pas la confusion de ma mère et l'étonnement du médecin. Puis, il partit d'un éclat de rire et me dit en me passant la main dans les cheveux que j'étais encore trop petit pour qu'il me réponde. Après avoir accompagné le docteur, Maman me passa un savon phénoménal et raconta le soir même toute l'histoire à mon père qui ne put s'empêcher de se marrer. Cela mit ma mère dans une colère terrible et Papa eut bien du mal à la calmer. Pffff... Moi, je voulais juste savoir comment qu'on fait les bébés.

Fatal error

BAKELITH

Ce matin je me suis regardé(e) dans une glace. Il y avait un visage, des mains, un tatouage, quelques grains de beauté mentionnés sur ma fiche ID, et un sexe. Mais ce n'était pas moi. Un œil sur mon bon de commande : tout est conforme à un détail près, le genre de détail qui pousse à se poser la question de l'identité et de la mémoire, une parcelle physique qui oblige à changer sa garde-robe pour un rien. On s'en balance de l'apparence Maxence, Camille,